

## Penser le corps : René Maran, lecteur de Marc-Aurèle

Relire le poème « Sous la dictée de Marc-Aurèle » tiré du Livre du souvenir (1958) de René Maran à la lumière de Pensées pour moi-même de Marc-Aurèle (2<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)

Olivier-Serge Candau

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudescreoles/940>

DOI : [10.4000/etudescreoles.940](https://doi.org/10.4000/etudescreoles.940)

ISSN : 2607-8988

### Éditeur

Laboratoire Parole et Langage

### Référence électronique

Olivier-Serge Candau, « Penser le corps : René Maran, lecteur de Marc-Aurèle », *Études créoles* [En ligne], 40 | 1-2 | 2023, mis en ligne le 27 juillet 2023, consulté le 25 septembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/etudescreoles/940> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudescreoles.940>

---

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

---

# Penser le corps : René Maran, lecteur de Marc-Aurèle

Relire le poème « Sous la dictée de Marc-Aurèle » tiré du Livre du souvenir (1958) de René Maran à la lumière de Pensées pour moi-même de Marc-Aurèle (2<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.)

Olivier-Serge Candau

---

## Introduction

- 1 La publication du *Livre du souvenir* par René Maran en 1958 confirme la fascination qu'exerce sur son écriture poétique la pensée stoïcienne de Marc-Aurèle, dont la référence apparaît déjà parmi les nombreux ouvrages emportés par Jean Veneuse, parti rejoindre son poste d'administrateur colonial en Afrique centrale dans *Un Homme pareil aux autres* en 1947, ou encore dans le poème « Animula Vagula », dont le titre reprend directement un poème rédigé par l'empereur Hadrien<sup>1</sup>. Dans la lignée de la tradition antique, dont se réclame notamment la poésie de la fin du 19<sup>e</sup> et du début du 20<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, le poète fluctue entre résignation et protestation comme le rapporte Mouralis (2013 : 186) :

On découvre ainsi que ce monde antique qui est une des composantes de la vision littéraire de Maran oscille entre deux pôles : d'un côté, un profond sentiment d'ennui, d'abandon et de tristesse ; de l'autre, une volonté d'échapper à ce mouvement de dissolution de l'être fondée sur la conscience que le sujet a de cet état<sup>3</sup>.

- 2 La mention explicite de Marc-Aurèle dès le titre et le rôle à la fois d'auditeur et de scripteur du poète, qui s'efforce de rendre au mieux la parole « dictée »<sup>4</sup>, prend une valeur toute particulière avec l'évocation du corps<sup>5</sup>. Sans autre terme que l'épuisement du poète, qui peine à explorer le monde qu'il décrit inlassablement, la pulsion vers la reprise le conduit à reprendre la route. Figure de l'emprisonnement de l'âme autant que moteur du renouveau, le corps maranien obéit à des injonctions contradictoires. Se pose ainsi la question de savoir dans quelle mesure le positionnement de René Maran à l'égard du corps stoïcien évoqué tout au long des *Pensées* révèle son propre rapport au

monde. C'est ainsi que nous nous efforcerons de montrer de quelle manière le traitement du corps stoïcien dans le poème vivifie l'univers sombre d'un poète en proie aux « ombres de la nuit » (II). Après avoir exposé la place du corps stoïcien dans le poème, nous mettrons en évidence la façon dont le corps oscille entre aliénation au monde et refus de l'abandon, pour montrer en quoi il constitue une métaphore en mouvement du monde poétique de René Maran.

## 1. La place du corps stoïcien dans le poème

3 Lorsqu'il évoque le corps dans son poème, René Maran convoque trois principes stoïciens, qu'il donne à voir tout au long de son poème : la fragilité du corps, le corps-monde, et l'équilibre du monde<sup>6</sup>.

4 L'image de la fragilité du corps, qui traverse la pensée de Marc-Aurèle, trouve un aboutissement dans la figure du corps comme cadavre – IX-24 « *frêles âmes soulevant des cadavres* » – qui s'inscrit dans une radicalisation de la pensée stoïcienne<sup>7</sup> (Gourinat, 2017) ou encore en X-33 « le corps, ce cadavre »<sup>8</sup>. Fidèle à la tradition stoïcienne, et plus particulièrement à celle d'Épictète<sup>9</sup>, René Maran associe le corps à la fragilité. La partie I du recueil convoque assez vite le motif du corps gauche, dont l'épuisement déclenche l'écriture même du poème, qui nous est donné à lire :

La fatigue alourdit mon front, cerne mes yeux,  
Car, depuis le matin, riche d'un beau courage,  
Mon effort volontaire a peiné sur l'ouvrage.  
Mais je suis mécontent. Et je doute de moi.  
L'argile que pétrit mon pouce maladroit,  
Au lieu de s'animer, en poussière s'effrite

5 L'auteur met en scène un redoublement spéculaire du corps stoïcien. À travers la fragilité de la création – l'argile s'effrite sous l'effort inutile du poète – se lit en filigrane celle du poète inhabile. C'est bien cette figure du corps maladroit, dont la boue qui le compose trahit la vulnérabilité (Hadot, 1992/1997 : 183), qu'annonçait Marc-Aurèle dès III-3<sup>10</sup> :

tu cesseras d'avoir à être asservi à une enveloppe d'autant plus vile qu'est noble la  
partie de ton être qui est en servitude : l'une est intelligence et divinité ; l'autre,  
terre et sang mêlés de boue.

6 Le corps maranien se comprend donc dès le début du poème moins comme une expression référentielle que métaphorique<sup>11</sup>.

7 Au motif stoïcien du corps fragile dans le poème répond en écho celui du corps-monde<sup>12</sup>. Le poète se borne ainsi à faire du paysage l'expression d'une expérience métaphysique, entièrement détachée de toute illusion référentielle. Le motif du paysage s'appréhende comme une image du corps du poète, l'un et l'autre étant destinés à se consumer et à se réduire en cendres (X)<sup>13</sup> :

Cet arbre-là que je vois,  
Où de blanches fleurs sont nées,  
Deviendra cendre aux grands froids,  
Dans les noires cheminées.  
[...]  
Et bientôt, las ! à mon tour,  
Sous de la terre battue,

Je serai poussière un jour,  
Comme l'arbre et la statue.

- 8 Alors que certains liens se tissent au sein d'une même partie, d'autres échos résonnent d'une partie à l'autre. Aussi, cette stance de la partie X :

Ce faune a l'air vicieux,  
Malgré sa poursuite agile,  
Aux premiers jours pluvieux  
Va se dissoudre en argile.

répète-t-elle celle de la partie I :

L'argile que pétrit mon pouce maladroit,  
Au lieu de s'animer, en poussière s'effrite<sup>14</sup>.

- 9 Dans la partie II, le feu, principe stoïcien par excellence, s'associe au cœur :

Mon livre, par ce soir d'angoisse et d'amertume  
Où se crispent les doigts du doute sur mon front,  
Donne à mon cœur intact, qu'un feu secret consume,  
Cet orgueil mesuré que bien peu comprendront.

- 10 Le feu<sup>15</sup> s'associe au cœur qu'il réduit en cendre. L'hypothèse d'une lecture stoïcienne de sa présence est liée à deux observations. Le cœur s'assimile dans ce passage aisément à l'esprit, d'une part. Il se présente comme une entité douée de raison, ragaillardie par la lecture vivifiante du poème lui-même, qui lui offre « Cet orgueil mesuré que bien peu comprendront ». Cette lecture conforte l'hypothèse du principe du feu associé à l'esprit, comme le veut la tradition stoïcienne, en particulier exposée par Diogène Laërce (Long et Sedley, 1987/2001 : 254-255). La sagesse stoïcienne invite, d'autre part, à transformer paradoxalement l'adversité dressée contre soi en un moyen d'assurer la réussite de ses propres projets. C'est ainsi que Marc-Aurèle développe le « paradoxe du feu » (Hadot, 1992/1997 : 214<sup>16</sup>) en particulier en X-31 :

De cette façon, en effet, tu verras sans cesse que les choses humaines ne sont que fumée et néant, surtout si tu te rappelles en même temps que ce qui s'est une fois transformé ne reparaitra plus jamais dans l'infini du temps [...] Persiste donc jusqu'à ce que tu te sois approprié ces pensées, comme un robuste estomac s'approprie tout, comme un feu ardent fait flamme et lumière de tout ce que tu y jettes.

- 11 On retrouve parfois dans les stances de René Maran l'image du feu stoïcien, au fondement de l'existence de l'homme qu'il façonne, meut et dirige en dépit des aléas du monde :

Où sont Platon, César, Antonin, Alexandre<sup>17</sup> ?  
Leur nom n'est que fumée et leur corps n'est que cendre.  
Même dans leur souvenir, par le temps délié,  
S'effrite dans la fable ou dans l'obscurité,  
Jusqu'à l'heure où l'oubli l'enlise de légendes. (XXV)

- 12 Ces vers donnent pleinement raison aux principes de Marc-Aurèle :

Rester maître de soi, n'être pas versatile,  
Tempérer son esprit d'une grave douceur,  
Remplir tous ses devoirs, essayer d'être utile,  
S'efforcer chaque jour de devenir meilleur. (XXII)

- 13 Comme l'atteste cet extrait :

Regarde l'achèvement et la réalisation de tout ce qui a paru bon à la nature universelle, comme tu regardes ta propre santé. Accueille aussi avec autant d'empressement tout ce qui t'arrive, même si tu le trouves trop dur, dans la pensée

que par là tu travailles à la santé du monde, à la bonne marche et au bonheur de Zeus. (V-8)

- 14 C'est ainsi qu'émerge dans ce paragraphe le concept d'équilibre du monde, qui n'apparaît pas dans le reste des *Pensées* (Voelke, 1991<sup>18</sup>). Il s'appuie sur le principe selon lequel l'équilibre du monde repose sur l'accomplissement de la destinée, c'est-à-dire de ce qui nous échoit, et qu'il ne sert à rien de chercher à fuir. L'ensemble du paragraphe 8 se construit sur l'adéquation entre ce qui nous arrive de bien ou de mal et l'assentiment que nous lui accordons. C'est ainsi que la maladie, qui se comprend dans cette harmonie des contraires comme essentielle à la santé, est sinon souhaitable du moins nécessaire<sup>19</sup> :

“La nature universelle a ordonné à un tel d'être malade, de perdre un membre, d'être privé d'un organe ou d'être affligé d'une autre épreuve analogue.” Dans le premier cas, “a ordonné” signifie ceci : Asclépios a prescrit à un tel un médicament comme correspondant à sa santé ; dans le second cas : ce qui arrive à chacun lui a été en quelque sorte prescrit comme correspondant à sa destinée<sup>20</sup>.

- 15 Sans pour autant se réduire à une simple illustration, de nombreux vers du poème se construisent autour de l'acceptation paradoxale des aléas du monde comme condition de l'épanouissement de l'être en déclinant notamment les trois injonctions principales. La première engage à faire sien ce qui nous arrive. D'une part, parce que les hasards du monde obéissent à une logique qui nous est toujours favorable. Le passage en III-16 :

ce qui reste en propre à l'homme de bien est d'aimer et d'accueillir avec satisfaction les accidents fortuits et les événements filés en même temps que son destin

préfigure la partie XXVI :

Lorsque tu parviendras à ce point de sagesse  
Où louange, plaisir, savoir, santé, richesse  
Te sembleront hochets dénués de valeur,  
Lorsque tu parviendras à cette paix du cœur  
Où les plus grands émois, ta raison les domine,  
Garde-toi d'oublier que ton Destin chemine.  
Prépare chaque jour ton esprit à la mort.

- 16 Les hasards, même malheureux, contribuent d'autre part à la bonne marche du monde. Ainsi, le fragment II-17 « rien ne m'a, depuis longtemps, empêché de vivre conformément à la nature » prélude-t-il aux vers de la partie XXV : « Dis enfin : O Nature, / “Donne ce que tu veux, reprends ce que tu veux” ». La deuxième injonction impose de rechercher la bonne santé morale, non pas tant celle qui relève de la tempérance, que celle de la résistance aux troubles de l'âme, comme l'attestent autant le fragment X-35, « Une intelligence saine doit aussi être prête à tout ce qui peut arriver », que les deux derniers vers de la partie XXVII, « Et ne te plaignant plus de la furie humaine, / Enfin deviendras-tu des dieux concitoyenne ? » La dernière injonction consiste à se laisser guider par l'âme, entendue comme le principe directeur qu'est l'*hégemonikon*<sup>21</sup> qui nous engage à donner une interprétation du monde. La mention de cette direction de l'âme, dont fait état le fragment XI-1, « Si donc, à quelque moment que tu arrives au départ, tu renonces à tout le reste pour ne plus honorer que ton principe directeur et ce qu'en toi il y a de divin » s'incarne dans la figure du timonier dans la partie XXVI :

Et ce pilote adroit étant maître à ton bord,  
Sans efforts dispersés, sans manœuvre inutile,  
Tu trouveras toujours mer calme ou port tranquille.

- 17 Le poète se fait volontiers médecin de la souffrance du monde, à qui il prescrit dans une stance de la partie XXII ces règles de vie :
- Prévoir de loin, aimer l'étude et la mesure,  
Mûrir ses jugements avec ordre et loisir,  
Vivre sans appétit, au gré de la nature,  
Admettre le présent, accepter l'avenir.
- 18 À ce va-et-vient incessant et inquiétant entre le corps fragile, voué à la disparition, et le corps-monde, toujours menacé de mutilation par ceux qui se refusent à accepter le destin, répond la poésie thérapeutique apaisée de René Maran, soucieux de rendre au monde son équilibre.

## 2. Le corps comme rapport dialectique au monde

- 19 Le corps oscille entre aliénation au monde et refus de s'y abandonner, dans la tradition stoïcienne qu'il convient d'élucider tout d'abord, que cela soit à l'échelle du poème d'une part, ou plus précisément de la stance d'autre part.
- 20 C'est dans la partie XII du poème, alors que René Maran s'en prend à ses lectures, qui le plongent dans la solitude d'un monde fictif, que se fait entendre à petits bruits la conception stoïcienne de l'image qui repose ainsi sur l'expression d'un discours juste et équitable sur le monde, développée au fil des vers :
- Enchanteurs de l'esprit, vous qui m'étiez sacrés,  
Vous qui me possédiez, livres, vous m'écoëurez.  
Trop longtemps, j'ai subi la honte de vos charmes.
- 21 C'est ainsi qu'il faut comprendre le conseil de Marc-Aurèle de se débarrasser des livres pour se concentrer sur les principes moraux essentiels :
- Quant à ta soif de livres, rejette-la, afin de ne pas mourir en murmurant, mais véritablement apaisé et le cœur plein de gratitude envers les Dieux. (II, 3)
- 22 Avec René Maran, la poésie offre un éclaircissement du monde, puisqu'elle délivre des illusions de l'image :
- Livres de peu d'amour, livres de peu de foi !  
Entraîné par les mots aux sonores mirages,  
Je me suis laissé prendre aux rets de leurs images
- 23 Elle rend aussi à l'esprit sa force d'élucidation :
- Et par la juste ampleur de leurs rythmes bercé,  
En rêvant j'ai perdu la force de penser. (XII)
- 24 Cette tension entre l'illusion physique produite par l'image et la désillusion apportée par l'esprit prend appui très concrètement sur la construction même du poème, qui donne à voir ce rapport dialectique au monde.
- 25 La tension observable entre l'abandon au monde et le refus de la reddition opère aussi au niveau de la composition même du poème. La construction de ce dernier, que scandent les images du corps, s'appuie sur une progression argumentative identifiable. René Maran plaide en faveur de la thèse de l'approbation au monde, qui repose sur un effort constant pour accepter ce qui nous incombe et qui échappe à tout questionnement moral, dans la lignée de Marc-Aurèle (IV-23) :
- Tout me convient de ce qui te convient, ô Monde ! Rien pour moi n'est prématuré ni tardif, de ce qui est pour toi de temps opportun.

- 26 Le corps, dans sa faiblesse autant que dans sa robustesse, témoigne de la lutte et de l'abdication du poète face aux aléas du monde, en recourant à trois procédés majeurs : la distribution des étapes principales du poème, l'alternance des moments d'encouragement et de découragement, et les nombreux échos qui résonnent d'une partie à une autre.
- 27 La disposition des strophes s'apparente à ce titre à un exposé dialectique, régi par une distribution mathématique en cinq parties :
- 28 - un premier ensemble constitué des quatre premières parties prend la mesure du découragement du poète. La mention du présentatif qui ouvre le poème indique l'engagement de l'écrivain « Voici le soir propice aux désirs studieux » que renforce la diérèse à la fin du vers, rapidement contrarié par le constat d'une incapacité « Un désespoir muet m'investit. Je m'irrite. », qu'orchestre la présence d'une phrase plus courte qu'un hémistiche<sup>22</sup>. Les deux strophes suivantes révèlent la force d'un poète appliqué – « Et que celui-là seul qui d'ombres s'aliment / Sera vainqueur, un jour, des ombres de ma nuit » – qui « pétri[t] obstinément [s]es défauts, chaque jour », en proie au doute : « Ah ! que l'automne est proche et que le temps est sombre. / Dois-je d'un pas égal, poursuivre mon chemin ? ». Les forces contradictoires qui traversent le poète sont de deux ordres. Il s'agit d'une part de l'envie d'agir en poursuivant son chemin – « Je n'ai pas dépassé le souterrain de l'ombre, / Et voici qu'un désir m'entraîne par la main », et d'autre part de la tentation de contempler passivement le monde – « Mais je lève les yeux, et je vois les montagnes / Et le ciel affronter leurs pics dominateurs ». Ces désirs contradictoires révèlent l'ambivalence d'un corps, à la fois engagé dans le mouvement mais aussi dans l'arrêt<sup>23</sup>.
- 29 - Une transition avec les parties V, VI et VII, dont les premiers vers de chacune, grâce à la mention d'une partie du corps, évoquent respectivement la mise en route « Déjà mon pied trébuche, et la montagne est haute », la tentation de l'arrêt « Qu'importe la fatigue, et qu'importe le doute ! / Relève-toi ; reprends ta gourde et ton manteau », et la poursuite de la marche « En avant ! D'un pied vif et rapide, l'athlète / S'éloigne. Il n'est bientôt qu'un point sur l'horizon. »
- 30 - Un deuxième ensemble avec les dix-neuf autres parties, qui se répartissent, tantôt en stances de la désolation, tantôt en celles de la consolation. Alternent alors trois ensembles. Les premiers exhortent le poète à se ressaisir. La partie VIII délaisse un « cœur anxieux » pour se placer sous les augures de la gloire « J'appelle ton regard, et je ne veux que lui / Sur l'ombre de mon rêve ! ». En XXI, la fuite hors de la sauvagerie du monde « Il faut vous évader de l'odeur des tueries : / Il est vrai que les morts dominent les vivants » purifie le corps de celui qui l'a traversée « Si ton dessein est strict, tu peux, ô voyageur, / Laver sans défaillir ta souillure d'être homme » Les deuxièmes, à l'inverse, passent en revue la tentation personnelle d'un retrait hors du monde où règne l'opinion commune à laquelle cède le troupeau des hommes :
- Dépris depuis toujours des cris sans mouvements,  
Non de l'orgueil bandé pour l'effort nécessaire,  
Je veux désagrèger le troupeau qui m'enserme  
De sa Toison mouvante et de son bêlement. (XI)<sup>24</sup>
- celle de la lecture :
- Enchanteurs de l'esprit, vous qui m'étiez sacrés,  
Vous qui me possédiez, livres, vous m'écoëurez.  
Trop longtemps, j'ai subi la honte de vos charmes.

J'oubliais ma douleur et je séchais mes larmes  
 en abaissant sur vous mes regards studieux. (XII)

ou encore celle du sentiment patriotique « parfum de la gloire » (XVII) nourri à l'égard des « Enfants, blés de la chair et de l'intelligence » (XIV) devenus « Victimes chaque jour à la Victoire offertes » (XVI) qui agitent le troupeau du commun, tandis que « L'oubli recouvrira ces restes misérables » (XVIII). Les troisièmes s'imposent alors comme le constat d'une morale stoïcienne, qui seule préserve de la dilution du monde, révélée à celui qui admet que « Perpétuellement se succède la vie, / Qui va se perdre dans la mort. » (IX), et que tout redevient « Argile, cendre, poussière » (X) et qui accepte donc de plier ses désirs à ceux du monde (XIII).

- 31 - Les parties XXI, XXII et XXIII se présentent comme un lieu de transition entre l'affliction exposée précédemment et le triomphe de la parole stoïcienne dans les parties finales. Chaque partie multiplie les injonctions à la modération antique, « Alors vous atteindrez la sagesse éthérée / Qui de rien se nourrit mais ne peut s'épuiser ! » (XXI), acceptant sereinement la disparition de l'être :

À cela le vrai sage applique sa pensée,  
 Jusqu'au jour nécessaire, et par lui souhaitée,  
 Où, d'une main paisible et désintéressée,  
 Le sort le congédie avec sérénité. (XXII)

et dont la seule véritable victoire sera d'avoir su « Vaincre la douleur, dominer la douleur. » (XXIII).

- 32 - La partie finale du poème, composée de quatre stances, jette un regard rétrospectif sur les efforts du poète et dresse l'inventaire des actions vertueuses à accomplir, comme le marquent la série d'impératifs :

Si fort que le Destin ait pu t'avoir blessé,  
 Marche droit dans la vie et non pas redressé.  
 Accepte sans orgueil, quitte sans résistance,  
 Oppose le sourire au mal ou le silence. (XXIV)

et la répétition du présentatif à l'initiale et à la césure du vers, suivant la formulation de conseils au discours direct :

Dis enfin : « Ô Nature,  
 « Donne ce que tu veux, reprends ce que tu veux,  
 « Quels que soient tes projets, je bénirai les dieux... »  
 C'est parler sagement et c'est agir en homme  
 De ses propres trésors nullement économe. (XXV)

pourvu que cette « paix du cœur » (XXVI) lui permette d'être « par raison, sans regret, sans désir » (XXVII).

- 33 Aussi, le corps, et plus largement l'état d'âme du poète, sont-ils évoqués dans leur perpétuelle transformation. Au corps du poète studieux et fatigué dans la première partie, répond un corps progressivement en mouvement dans la deuxième, voué à la dilution dans la troisième, et dont l'épuisement dans la quatrième partie ne peut être dépassé que par la reconnaissance de sa fragilité et de ses limites dans l'ultime partie. C'est à ce prix que l'esprit pourra se libérer de « ce corps, [s]a prison » (XXVII).
- 34 Alternent ainsi les passages d'encouragement à la mise en mouvement du corps et de découragement face à son impuissance. La construction du poème doit beaucoup au tissage des émotions contradictoires qui le traversent. Globalement, on perçoit le cheminement suivant :



- 35 - Les parties du découragement (I, V et X) auxquelles ripostent celles de l'encouragement, d'abord II, III et IV, puis VI, VII et VIII, enfin XI, XII et XIII. À la maladresse du corps de la partie I « Mon effort a peiné sur l'ouvrage » répond la persévérance de celui qui fournit un « travail obscur qui s'efforce et se construit » (II) et « pétri[t] obstinément [s]es défauts, chaque jour » (III), et qui « lèv[e] les yeux, et [qui] voit les montagnes » (IV). L'épuisement du corps (V) laisse place à l'énergie (VI) et à l'insensibilité à la douleur (VII et VIII). Au désenchantement du poète qui se demande :

Que sont les plus fiers travaux,  
Et la joie, et la lumière,  
En regard de ces trois mots :  
Argile, cendre et poussière ? (X)

répond la force du désir physique précédemment évoquée en XI de celui qui désormais « oublie sa douleur et sèche [s]es larmes » (XII) et dépasse le stade de la plainte (XIII).

- 36 - Les trois parties centrales du poème détonnent en ce qu'elles constituent une pause descriptive, en brossant un tableau amer de la célébration des enfants morts pour la patrie :

Beaux enfants, bien que soit pour longtemps amoindrie  
La source des métiers dépeuplés chaque jour  
Soyez bénis ! Vos morts ont sauvé la Patrie.  
Vous pouvez mépriser le plaisir et l'amour. (XIV)  
La sirène des grands bateaux lents sur leur aire,  
Vous ne l'entendrez plus, jeunesse qui dormez,  
Lorsque son long sanglot salue à l'estuaire  
Du pays renoncé les aspects bien-aimés. (XV)  
Ô tombes, recueillez nos pâles jeunes morts.  
Que l'argileux baiser de vos lèvres ouvertes  
Berce leur chair meurtrie et détende leur corps. (XVI)

- 37 Activant à plusieurs reprises, d'une partie du poème à une autre<sup>25</sup>, un réseau d'images du corps, René Maran engage deux représentations du corps, d'une part celle d'une fragilité sans cesse répétée dans le poème, et d'autre part celle d'un organisme revivifié. Aux parties du corps fréquemment citées dans la poésie lyrique comme le « cœur anxieux » (VIII) ou les « bras aimés » (XX)<sup>26</sup>, s'ajoutent d'autres plus inattendues comme les mains, qui révèlent l'inadaptation du corps au monde. Prenant la forme d'un retournement, « l'argile que pétrit [le] pouce maladroit » (I) – objet du monde façonné par le poète – devient plus tard la matière même dont est faite le corps de l'homme « l'argileux baiser de vos lèvres ouvertes » (XVI). De même, le pouce qui fabrique un objet dans un geste créateur devient celui qui indique la mise à mort « Par le fer, par le feu, tu décimes les êtres / Qu'un pouce renversé désigne à tes exploits » (XX). Alors que les doigts du penseur « se crispent [...] sur [son] front » (II), ils ne serviront plus qu'à comptabiliser le nombre de victimes de la guerre :

Puis respirant l'odeur de tes deux mains cruelles,  
Tu dénombrez tous ceux qu'elles ont supprimés. (XX)

- 38 Le long poème de René Maran, construit sur une longue série de stances, traduit, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, une certaine constance dans les sentiments qui oscillent entre protestation et résignation devant les vicissitudes du monde. La présence de rares ruptures dans la concordance métrique et syntaxique

surprend d'autant plus. On note en particulier que le groupe de mots, qu'il soit positionné en avant de la limite métrique en contre-rejet interne :

Monte ! L'éloignement hostile diminue.

Monte, les nerfs tendus par un suprême effort !

Monte ! monte ! et qu'enfin ton cri de bienvenue (VI)

Marche ! N'immole pas ton devoir au désir. (VII)

ou au-delà de la limite métrique, en rejet externe « D'un pied vif et rapide, l'athlète / S'éloigne » (VII) concerne à chaque fois l'injonction faite au poète de poursuivre son chemin.

- 39 René Maran décline ainsi dans l'ensemble du poème le motif du corps stoïcien, à la fois objet vulnérable, lorsqu'il est mû par des sentiments, et rempart infrangible, lorsqu'il est commandé par l'esprit, face aux vicissitudes du monde qui l'accablent. Les mouvements du corps reflètent ceux du monde, engendrant des jeux d'échos et de symétrie qu'il convient d'analyser.

### 3. Le corps, métaphore en mouvement du monde poétique

- 40 À l'écriture du corps, que nous avons cherchée à mettre au jour jusqu'ici, succède le corps même d'une écriture plastique, dont les particularités formelles rendent compte d'un monde en constant mouvement. Le poème s'offre ainsi comme un labyrinthe dont le centre échappe, tant sont multiples les jeux de miroir entre le corps et le monde. Un jeu enivrant se livre à celui qui croit d'abord deviner le corps de l'auteur engagé dans l'écriture de son poème – l'« ouvrage » (I) – laissant entendre que ce qui se lit est en train de s'écrire, pour supposer ensuite qu'il s'agit davantage d'un contenant formel – le « vase » (III) – renfermant la peinture de ses états d'âme, avant d'envisager que l'ensemble du poème – ce que justifierait l'autocitation des « forges » (XVIII) – ne soit peut-être la figure absolue du corps du poète lui-même.
- 41 Le thème méta-poétique de l'« ouvrage », particulièrement prégnant dans la partie I du poème, emprunte autant aux *hypomnēmata* qu'à l'écriture comme exercice spirituel ou encore à la figure aurélienne de la montagne.
- 42 René Maran reprend de Marc-Aurèle l'art des *hypomnēmata* – entendus comme des supports de la mémoire (Foucault, 1983<sup>27</sup>) – qui rendent compte sous la forme de notes prises au jour le jour (Hadot, 1992/1997 : 45) de ce qui est lu et ce qui est pensé. Ce qui est écrit vise ainsi à influencer sur la vie quotidienne en éclairant chacune de nos actions par des choix pertinents en accord avec les règles essentielles d'une vie morale et juste, comme l'atteste ce fragment de Marc-Aurèle (III-14) :
- Ne t'écarte plus. Tu n'es plus en situation de relire tes Mémoires, ni les gestes antiques des Romains et des Grecs, ni les extraits d'ouvrages que tu réservais pour ta vieillesse. Hâte-toi donc au but ; renonce aux vains espoirs et porte-toi secours, si tu as, tant que c'est possible encore, quelque souci de toi-même.
- 43 Ces vers de René Maran, tirés de la partie II, illustrent l'importance du souci de soi :
- Mon livre, par ce soir d'angoisse et d'amertume  
[...]  
Donne à mon cœur intact, qu'un feu secret consume,  
Cet orgueil mesuré que bien peu comprendront.

- 44 C'est dans cette perspective que s'ouvre d'ailleurs le poème, qui met en scène la scénographie d'un discours intime, en accordant une place particulière à la mention du corps :

La fatigue alourdit mon front, cerne mes yeux (I)  
Où se crispent les doigts du doute sur mon front (II)

- 45 Cette parole de l'intime se place sous la responsabilité du poète, qui emprunte à Marc-Aurèle deux principes. Le poète écrit d'abord pour lui-même, à la manière du philosophe. Ce vers (partie I) révèle la pensée d'un auteur qui se parle à voix haute, « Mon orgueil va-t-il donc m'empêcher de veiller ! ». Il écrit aussi au jour le jour, comme le faisait son prédécesseur antique :

Car, depuis le matin, riche d'un beau courage,  
Mon effort volontaire a peiné sur l'ouvrage. (I)

- 46 La peinture de la « fatigue » qui creuse son front et ses yeux<sup>28</sup> (partie I) dévoile à demi-mot le raffinement d'un travail littéraire, dont on ne doute pas, qu'il soit intense. L'écriture rend possible le resserrement de la pensée et protège ainsi de l'éparpillement du monde. C'est à ce titre que le poète se réapproprie son passé. S'explique ainsi peut-être la valeur résultative du passé composé, dont on mesure mieux la portée dans ce vers (partie I) : « Mon effort volontaire a peiné sur l'ouvrage ». Le poème qui nous est donné à lire se comprend donc comme le fruit d'un travail laborieux sur lequel a peiné un poète soucieux de faire partager sa pensée la plus intime. Et sa lecture permet alors de répondre à l'interrogation inquiète du poète : « Marc-Aurèle, ô vieux maître, ai-je assez travaillé ? »

- 47 La partie I du poème évoque aussi l'écriture comme un exercice spirituel. Le vers liminaire du poème prend ainsi tout sens : « Voici le soir propice aux désirs studieux. » Le recours au terme « studieux », emprunté au latin, dont il tire le sens d'étude et de travail intellectuel, renvoie peut-être à la méditation, dont Hadot (2002 : 26-33) rappelle qu'elle relève des exercices spirituels stoïciens, et que prolonge l'image stoïcienne de l'athlète un plus loin dans le poème :

Heureux dans la clarté de sa grave harmonie,  
Heureux l'athlète obscur, en marche vers le beau (VII)

qui répond en écho à celle de Marc-Aurèle (III-4) :

Car un tel homme, qui ne néglige aucun effort pour se placer dès maintenant au rang des meilleurs, est comme un prêtre et un serviteur des Dieux [...] et ce culte préserve l'homme de la souillure des voluptés [...] il en fait l'athlète du plus noble combat.

- 48 L'écriture du poème apparaît pleinement comme un exercice spirituel (Hadot, 1992/1997 : 64), dont chacune des parties constitue autant de variations sur le thème du souci de soi. De même qu'avec Marc-Aurèle, la mise en place d'une éducation à la pensée du jugement et de la mesure nous délivre des souffrances du corps, l'enseignement d'une « hâte patiente » et d'un « travail obscur » (II) nous libère des tentations de l'apitoiement sur soi : « et que toujours pleurer / Me vieillit avant l'âge. » (VIII). L'exercice spirituel de l'écriture poétique vise ainsi à se rendre compte intérieurement de la vérité du monde, aussi douloureuse soit-elle :

Aime l'étude. Et si, parfois te souvenant  
Que tout travail humain est fumée et néant,  
Fatigué de savoir tes efforts éphémères,  
Tu maudis la sagesse en paroles amères,

Dis-toi bien que tes pleurs, tes reproches, tes cris  
Sont aussi vains, hélas !, que sont vains les écrits. (XXIV)

- 49 Grande est alors la tentation de chercher une retraite dans la montagne aurélienne (IV-3) :

On se cherche des retraites à la campagne, sur les plages, dans les montagnes. Et toi-même, tu as coutume de désirer ardemment ces lieux d'isolement. Mais tout cela est de la plus vulgaire opinion, puisque tu peux, à l'heure que tu veux, te retirer en toi-même.

à laquelle fait écho la strophe suivante :

Déjà mon pied trébuche, et la montagne est haute  
Que tentait mon orgueil à tant d'autres pareil.  
Pourquoi m'a-t-il fallu gravir la rude côte,  
Vers les cimes où doit se lever le soleil ? (V)

- 50 Partagé entre l'attrait d'un décor pastoral accueillant – quoiqu'il soit inaccessible à un pied maladroit qui trébuche – et la crainte d'un environnement captif et illusoire, le poète « hésite » dans le vers suivant. C'est certainement dans le tréfonds d'une pensée intérieure, désormais sereine, que s'accomplit la véritable retraite physique et morale du poète, qu'évoque l'ultime partie du poème, que nous avons déjà commentée.

Le motif du « vase » figurant dans la partie III :  
Pareil au vieux potier paraisant le contour  
Du vase qu'a rêvé sa joie intérieure,  
D'un esprit plus fervent et d'une âme meilleure,  
Pétris obstinément tes défauts, chaque jour

engage l'image d'un corps au travail au service d'une lecture méta-poétique du texte. Le passage gagne, de notre point de vue, à être éclairé par les deux fragments des *Pensées* auxquels il emprunte l'image de l'artisan à l'œuvre. Le premier extrait, V-1, évoque la tentation de la paresse de celui qui peine à se réveiller :

Au petit jour, lorsqu'il t'en coûte de t'éveiller, aie cette pensée à ta disposition : c'est pour faire œuvre d'homme que je m'éveille.

- 51 La passion, qui anime celui qui s'y engage, a vite raison de la tentation de céder à l'oisiveté :

Les autres, qui aiment leur métier, s'épuisent aux travaux qu'il exige, oubliant bain et repas. Toi, estimes-tu moins ta nature que le ciseleur la ciselure, le danseur la danse, l'avare l'argent, et le vaniteux la gloriole ? Ceux-ci, lorsqu'ils sont en goût pour ce qui les intéresse, ne veulent ni manger, ni dormir avant d'avoir avancé l'ouvrage auquel ils s'adonnent.

- 52 La figure du ciseleur qui n'a de cesse de ciseler qu'il n'achève son œuvre témoigne de l'engagement de l'écrivain, qui – bien qu'il ait connu la lassitude et le découragement dès la partie liminaire du poème – rend compte par son œuvre de ses pensées les plus intimes. Le second extrait, VII-23, file la métaphore de la cire, dont la plasticité rappelle celle de l'argile que travaille le potier :

La nature universelle use de la substance comme d'une cire pour modeler aujourd'hui un cheval. Puis, l'ayant refondu, elle se sert de sa matière pour un arbre, ensuite pour un homme, ensuite pour quelque autre chose. Et chacun de ces êtres n'a subsisté que très peu de temps.

- 53 Marc-Aurèle évoque ici la transformation de la matière, laquelle s'assortit de la désagrégation des êtres, vouée à la disparition. Dans la tradition stoïcienne, la raison immanente à l'être gouverne la substance et la remodèle à l'envi. La matière, passive par nature, subit une transformation permanente et éternelle (Hadot, 1992/1997 : 183<sup>29</sup>). Loin de se réduire à une simple figure du récipient – ce serait le poème

contenant les pensées du poète sculptées dans la strophe – le « vase » renvoie autant à la production poétique réalisée par le poète artisan qu'à lui-même. En ce sens, il devient la figure de l'écrivain reconstruite par l'ensemble du poème qui rend compte tantôt de son découragement tantôt de son entêtement à vaincre lassitude et douleur – « La douleur à genoux pleure inlassablement » (XIV)– et de sa quête de la joie retrouvée – « Et le plaisir, recru de larmes inutiles, / Maudit leur vanité sous le ciel inclément. » (XIV). On retrouve là le jeu de miroirs, dans lequel s'enchaînent les différentes figures du poète, initié par le motif des yeux cernés.

- 54 L'interprétation du poème se trouve enrichie par la convocation d'une œuvre antérieure de l'auteur. Dans le récit de 1921, *Batouala*, à la suite d'un réveil difficile, dont il peine à émerger, se concentre sur chacun des mouvements du corps qu'il accomplit progressivement :

Bâiller est une façon de chasser le sommeil par la bouche et par les narines. [...] Elle se produisait surtout durant la saison des nuits froides et des matins frais. Tout le monde expire alors cette sorte de fumée sans odeur que ventilent les soufflets de forge du cœur que sont les poumons. (p. 41)

- 55 L'extrait, qui fait clairement référence aux instruments utilisés pour souffler de l'air, « les soufflets », dans l'atelier où l'on travaille les matériaux à l'aide du feu, la « forge », enrichit l'image mobilisée dans le poème :

Lorsque l'embrasement discipliné des forges<sup>30</sup>,  
Les râles du canon,  
La mort, les cris de rage issus de mille gorges  
Brusquement s'éteindront (XVIII)

- 56 La sollicitation de l'image des poumons convoquée par celle de « l'embrasement discipliné des forges » convoque la métaphore d'un corps-monde, déjà commentée dans notre étude (voir 1). Le paysage, en proie à la violence et à la destruction, se donne à lire comme la projection de l'esprit autant que du corps du poète. Cette interprétation offre une coloration métaphysique à l'ensemble du poème. Dans la pure tradition stoïcienne, l'air est aux poumons ce que le feu est à l'âme : il en assure la mécanique. Cette hypothèse de lecture invite à relire différemment le poème, en particulier la partie XI, que nous avons déjà commentée. Le corps maranien, s'il est bien mû par le feu stoïcien que nous venons d'évoquer l'est aussi par la chaleur du désir :

Sagesse, bien qu'épris de tes vœux solitaires,  
Je ne suis pas encore, altéré de plaisirs,  
Au moment où le cœur déchausse ses désirs  
Devant tes draps de lit aux bâillements austères

- 57 La présence d'un lexique du désir assez marqué dans la strophe enrichit d'autant son interprétation<sup>31</sup>, et confère au corps, pour une fois dans sa dimension proprement référentielle, une pleine présence.

- 58 Ce long poème se donne ainsi à lire comme une mise en images du corps stoïcien, qui figure autant celui de l'écrivain engagé physiquement dans la tâche de l'écriture, que celui produit par le travail poétique lui-même, dans un jeu de mise en abyme permanent, qui renvoie plus largement à la poétique maranienne.

## Conclusion

59 À n'en pas douter la relecture aurélienne du long poème de René Maran en éclaire bien des aspects. Oscillant entre faiblesse et robustesse, le corps maranien traduit en image la force du discours poétique qui échappe à l'aliénation du monde. Tantôt privé d'esprit et agi par le monde, il « va se perdre dans la mort » (IX), tantôt ragaillardisé par l'esprit il fait preuve d'« Élans, [d'] enthousiasme, et [de] sagesse » (XV), faisant alors figure de double d'un monde en mouvement permanent, pour se confondre finalement avec le poème lui-même. Fidèle disciple de Marc-Aurèle, dont il convoque au fil de nombreuses allusions la figure tutélaire, René Maran s'en émancipe en introduisant le motif du corps désiré et désirant, soucieux de percer les « secrets inconnus gardés par le destin » (XIV). Hésitant entre la tradition stoïcienne du corps-cadavre, voué à la disparition comme le corps-monde dans un mouvement d'éternel retour, et celle plus moderne du corps érotisé, René Maran offre la peinture originale d'un corps en perpétuel mouvement, qui rend progressivement compte d'une écriture qui se donne à voir de façon plastique et charnelle. L'érotisation du corps maranien exhibe ainsi une figure de l'auteur-lecteur du grand maître stoïcien dans un redoublement spéculaire.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

Maran, René (1921/2021). *Batouala*. Paris : Albin Michel.

Maran, René (1922). *Le Visage calme. Stances*. Paris : Éditions du Monde nouveau.

Maran, René (1947). *Un Homme pareil aux autres*. Paris : Babelio.

Maran, René (1958). Sous la dictée de Marc-Aurèle. In *Le Livre du souvenir. Poèmes* (p. 102-117). Paris : Présence Africaine.

Marc-Aurèle (1964/1992). *Pensées pour moi-même* suivi du *Manuel d'Épictète*, traduction et présentation par Mario Meunier. Paris : Flammarion.

Ovide (1966). *Pygmalion, Livre X. Les Métamorphoses*, traduction et présentation par Mario Meunier, (p. 260-261). Paris : Flammarion.

Yourcenar, Marguerite (1951). *Mémoires d'Hadrien*. Paris : Plon.

### Sources secondaires

Bertin-Élisabeth, Cécile (2021). À propos du recueil de poèmes *Le Visage calme, 1922. René Maran : la France, l'Afrique et la littérature*, Colloque à Dakar, 25-26 novembre 2021.

- Fonkoua, Romuald (2008). La Chair des mots, une conscience noire du XX<sup>e</sup> siècle. *Cahiers d'études africaines*. 48 :191, 399-411.
- Foucault, Michel (1983). L'Écriture de soi, *Dits et Écrits*, tome II. (p. 1234-1249). Paris : Gallimard.
- Gourinat, Jean-Baptiste (2017). *Le Stoïcisme*. Paris : Presses universitaires de France.
- Hadot, Pierre (1992/1997). *La Citadelle intérieure. Introduction aux Pensées de Marc Aurèle*. Paris : Fayard.
- Hadot, Pierre (2002). *Exercices spirituels et philosophie antique*. Paris : Gallimard.
- Hamot, Odile (2021). Connaissance scientifique et co-naissance poétique chez Aimé Césaire. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 3, 695-712.
- Hocquet, Thierry (2021). À qui appartiennent les Grecs ?. *Critique*, 888, 389-403.
- Hugo, Victor (1840/1909). Fonction du poème. *Les Rayons et les Ombres* (p. 537-547). Paris : Ollendorf.
- Imbert, Christophe (2019). D'où viennent, où vont les *Stances* de Moréas ? La migration d'anciennes et modernes formes brèves dans l'atelier poétique européen du premier XX<sup>e</sup> siècle ». *SFLGC bibliothèque comparatiste*, [En ligne], x|2019, mis en ligne le x octobre 2019, consulté le 10 juin 2022. URL : <http://sflgc.org/acte/imbert-christophe-dou-viennent-ou-vont-les-stances-de-moreas-la-migration-d-anciennes-et-modernes-formes-breves-dans-l-atelier-poetique-europeen-du-premier-xxe-siecle/>
- Long, Anthony, Sedley, David (1987/2001). *Les Philosophes hellénistiques, tome II. Les Stoïciens*, traduit de l'anglais par J. Brunschwig et P. Pellegrin. Paris : Garnier-Flammarion.
- Mouralis, Bernard (2011). *Littératures africaines et antiquité. Redire le face-à-face de l'Afrique et de l'Occident*. Paris : Honoré Champion.
- Mouralis, Bernard (2013). René Maran et le monde antique : du lyrisme élégiaque au stoïcisme, *Présence africaine*, 187-188, [En ligne], 09|2013, mis en ligne le 9 août 2013, consulté le 10 juin 2022. URL : <https://www.cairn.info/revue-presence-africaine-2013-1-page-183.htm>
- Mudimbe, Valentin-Yves (1988). *The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*. Bloomington : Indiana University Press.
- Voelke, André-Jean (1991). Santé du monde et santé de l'individu : Marc-Aurèle V-8. *Revue internationale de philosophie*. 45, 178 (3), 322-335.

## NOTES

1. Traduit par Marguerite Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien* (1951).
2. Les stances, remises au goût du jour avec Jean Moréas dans son recueil éponyme en 1899, et que l'on retrouve chez René Maran, multiplient les références à l'antiquité (Imbert, 2019), pour laquelle cette fin de siècle nourrit un goût prononcé (Bertin-Élisabeth, 2021). La condensation de l'expression philosophique de Marc-Aurèle – dont chaque pensée conserve une autonomie au sein des *Pensées* – trouve un écho dans la concentration de la stance poétique, laquelle en raison de la clôture de son sens et de sa forme, possède une autonomie propre au sein du poème.
3. La figure de Marc-Aurèle apparaît en filigrane dès *Le Visage calme, stances* de 1922, dont la version manuscrite est désormais disponible en ligne ([rene-maran.manioc.org](http://rene-maran.manioc.org)), avec cette épigraphe tirée de IV-18 : « Quels loisirs il gagne, celui qui ne regarde point ce que le prochain a

dit, a fait, a pensé, mais seulement ce qu'il fait lui-même, afin de rendre ses actions justes et saines ».

4. Le titre du poème, qui ne retient que l'influence stoïcienne, estompe l'empreinte platonicienne (« ce corps, ta prison » de la partie XXVII fait écho au jeu de mots de Platon entre σώμα – le corps – et σῆμα – le tombeau –), chrétienne (« la souillure d'être homme », partie XXIII) et classique (le schéma métrique de deux hémistiches de six syllabes, qu'ouvre à chaque fois le mot cornélien de « gloire » des parties VIII et XVII), qui le traversent pourtant (Fabien Pepino, communication privée, 2022).

5. Marc-Aurèle recourt à deux termes pour évoquer le corps : « σώμα » pour désigner l'enveloppe corporelle, céleste, voire le monde dans sa totalité et « σωματίον » avec une nuance péjorative pour désigner le corps dans sa fragilité, sa réduction, etc.

6. Les notions de corps entendu comme un « cadavre » et de « corps du monde » sont respectivement empruntées à Hadot (1992/1997 : 81) et à Voelke (1991). Le recours au trait d'union dans la seconde expression est de notre fait.

7. Le stoïcisme se contente de faire du corps un indifférent. En matière d'éthique, le corps est d'abord un indifférent, et l'intégrité corporelle, un indifférent préférable. Le bien est fondamentalement ce qui est utile ou profitable. L'indifférence du corps suppose que l'on puisse en faire un bon comme un mauvais usage, même s'il n'en reste pas moins que les avantages du corps s'avèrent souvent plus profitables que nuisibles (Fabien Pepino, communication privée, 2022).

8. René Maran emprunte directement la citation de Marc-Aurèle (« le corps, ce cadavre », X-33) dans la partie XXVII :

Mon âme, seras-tu quelque jour simple, nue,  
Et moins impure aussi que ce corps, ta prison ?

9. La seconde stance de la partie III :

Et si ta volonté connaît le désespoir  
Du doute qui se plaît au milieu des décombres,  
Lève, lève tes yeux pleins de larmes et d'ombres  
Vers le pic lumineux où plane le devoir.

renvoie autant chez Épictète que Marc-Aurèle à la résignation de la finitude de l'existence (Épictète, 1964/1992 ; fragment XIV : « Si tu veux que tes enfants, ta femme et tes amis vivent toujours, tu es un sot ; tu veux, en effet, que ce qui ne dépende de toi en dépende, et que ce qui est à autrui soit à toi. ») qu'à la nécessité du devoir (Épictète, fragment L : « Tout ce qui est prescrit, sois-y fidèle, comme à des lois, que tu ne peux, sans impiété, transgresser. »)

10. À noter d'ailleurs quelques lignes plus tôt la mention d'Héraclite qui meurt « le corps enduit de boue ».

11. Délaissant la voix anticolonialiste du discours préfaciel, qu'avait inauguré *Batouala* en 1921, René Maran poursuit l'héritage antique et philosophique qui sous-tend la littérature afro-antillaise (Mouralis, 2011), dans les traces de Césaire (Fonkoua, 2008 ; Hamot, 2021), de Senghor (Hocquet, 2021) ou encore de Mudimbe (1988). René Maran appréhende le corps dans sa dimension philosophique et poétique et déplace au second plan la question coloniale et la violence subie par le corps colonisé. C'est peut-être là une des raisons pour laquelle le corps s'avère davantage métaphorique que référentiel tout au long du poème.

12. La partie XXI mentionne d'ailleurs le « ciel de l'esprit », réunissant ainsi le corps et le monde dans une seule entité.

13. À bien des égards, le poème de René Maran mobilise des images stoïciennes du feu régénérateur, dans la tradition de l'*ekpurosis* ou conflagration universelle, présentes chez Marc-Aurèle, notamment en IV-46 qui mentionne le principe du devenir cyclique d'Héraclite. Le motif du feu s'inscrit ainsi pleinement dans le cycle de la transformation permanente de l'être, où naissance et renaissance alternent : « Tout meurt, mais pour renaître ailleurs... », XXV. Pour



autant, le poème de René Maran est traversé d'images évocatrices du feu, relevant d'autres traditions littéraires. L'image du flambeau et de la torche (« Sache qu'il faut jeter, au terme de ta course, / La torche du triomphe en un dernier soupir. », VII ; « Mourir d'avoir porté sans faiblir le flambeau ! », VII) renvoient par exemple plus à Hugo (1840/1909) qu'à Marc-Aurèle à proprement parler.

14. René Maran fait ici figure d'anti-Pygmalion stoïcien. La mention du verbe « s'animer » convoque la figure du sculpteur chypriote, lequel aidé d'Aphrodite, donne vie à Galatée (Ovide, 1966 : 260-261) et dont l'habileté autant à façonner qu'à parer richement son œuvre détonne avec la maladresse du poète guyanais.

15. On admettra ici que la mention du feu reste essentiellement métaphorique chez René Maran. Elle vise surtout à évoquer l'élan qui pousse le poète à écrire de la poésie.

16. Le « paradoxe du feu » repose sur le principe suivant :

[il] grandit d'autant plus qu'on lui apporte des objets qui pourraient l'étouffer ou du moins lui faire obstacle, c'est le paradoxe de la volonté bonne qui ne se contente pas d'une seule matière d'exercice, mais qui assimile tous les objets, les buts les plus divers, en communiquant sa bonté et sa perfection à toutes les actions qu'elle entreprend et à tous les événements auxquels elle consent.

17. Les deux premiers vers de la stance empruntent directement à Marc-Aurèle le nom des illustres (III-3) mais aussi la « fumée », le « corps » et la « cendre » (X-31 et XII-47).

18. Voelke parle de « santé du monde », concept insuffisamment opératoire pour traiter de René Maran. Nous empruntons néanmoins à Voelke son analyse des *Pensées* sans reprendre à notre compte la notion de « santé du monde ».

19. On entend ici le mot « nécessaire » comme ce qui obéit à la nécessité, entendue comme une longue chaîne de causes constituant le destin.

20. La destinée du corps et celle du monde s'entremêlent au point que la bonne santé individuelle conduit à celle de l'univers. Il suit de cette affirmation, que tout handicap ou mutilation du corps, qui ne peuvent pas se voir guéris, doivent faire l'objet d'une acceptation de la part du sujet qui le subit. La bonne santé ne recouvre donc pas tant une réalité physique qu'émotionnelle et morale visant à accepter et à souhaiter ce à quoi la vie nous expose. C'est à ce prix que l'univers connaît la santé et l'harmonie. On aboutit ainsi à ce paradoxe que souligne Voelke (1991 : 333) :

Non seulement l'individu contribue dans la mesure de ses possibilités à la santé du monde lorsqu'il accepte d'être frappé de maladie ou d'infirmité. Mais inversement par le refus de ces atteintes à sa propre santé il tend à nuire à la santé du monde, ou pour le dire en termes plus frappants, il fait de lui-même un produit pathologique menaçant la santé du monde.

21. « L'âme est donc un corps à part entière en tant qu'elle a une existence propre » (Long et Sedley, 2001 : 335-357). Le terme comprend deux acceptions. L'âme désigne d'abord une réalité faite d'air (*pneuma*) qui anime notre corps et qui reçoit les empreintes, les *phantasiai*, des objets extérieurs » (Hadot, 1992/1997 : 124). La seconde, sollicitée ici par le contexte, désigne l'*hégemonikon* (la force directrice), « cette partie supérieure de l'âme [...] qui, seule, est libre, parce qu'elle peut seule donner ou refuser son assentiment au discours intérieur qui énonce ce qu'est l'objet représenté par la *phantasia*. » (Hadot, 1992/1997 : 124).

22. Cette discordance est suffisamment rare dans le poème pour être soulignée.

23. À l'image du corps, l'ascension vers les cimes de la poésie se fait aussi plus métaphorique que référentielle.

24. C'est ce que réplique le vers de la partie XX : « Qu'il fait bon dormir entre les bras aimés ! ».

25. Les dernières parties du poème se répondent aussi en écho. Aux quatre parties du bouleversement – XVII, XVIII, XIX, XX – succèdent les huit autres de l'apaisement – de XX à XXVII. Au thème du désordre – « De vos fronts défeuillus vous jonchez les chemins / Que vous borniez naguère. (XVII) ; « lorsque la guerre [...] verra tous ses corbeaux [...] Déserter les tombeaux » – s'ajoute l'acrimonie du constat – « Le faible reste esclave et seul le fort est maître »

(XIX) ; « Depuis le temps des temps, homme ennemi de l'homme, / Tu cours du même élan après le même rappel » (XX). Les huit dernières parties invitent ainsi à la centration sur soi « N'essayant que pour vous de vous réaliser » (XXI), suscitée par le recours à la volonté « Nul ne peut nous voler de notre volonté » (XXIII), qui rend possible l'authenticité de l'action « L'action seule importe, et le reste n'est rien » (XXV), menée à ce « point de sagesse » (XXVI) où l'âme goûte une véritable « retraite [...] trop souvent méconnue » (XXVII) aux accents stoïciens – « Il te reste donc à te souvenir de la retraite que tu peux retrouver dans ce petit champ de ton âme » (Marc-Aurèle, IV-3). C'est bien dans ce va-et-vient incessant entre la fixité du corps, face à la souffrance du monde, et à son mouvement, rendu possible par la direction de l'âme, que réside le parcours du poète dont rend compte la structure du texte.

26. Le recours à un lexique très attendu en poésie contribue à l'évocation plus métaphorique que référentielle du corps.

27. Les *hypomnēmata* consistent à compiler l'ensemble des formules frappantes, récoltées au cours de la lecture des penseurs antiques. Elles constituent ainsi un creuset de réflexions directement mobilisables, susceptibles de nourrir la réflexion dès que l'occasion se rencontre. Elles participent en termes foucaaldiens à la construction d'un discours pour soi et sur soi.

28. La mention des yeux cernés invite à penser que l'écrivain se regarde à l'ouvrage. Se met ainsi en place, grâce au prisme de l'écriture, un curieux jeu de regards, où le poète qui manifeste par des mots sa pensée intérieure, se peint en train d'écrire ses réflexions intimes. C'est bien un poète en train de se regarder écrire que dessinent les premiers vers du poème.

29. Ce que rappellent de nombreux passages du poème, dont celui-ci :

Tout passe : la louange ainsi que le loué,

L'heure, comme un grand fleuve, entraîne toutes choses (XXIII)

30. Le recours au sens métaphorique de l'« embrasement discipliné des forges » dans le roman pour désigner la respiration enrichit, de notre point de vue sans l'exclure, le sens littéral de l'expression dans le poème, qui renvoie *a priori* aux usines produisant en temps de guerre les armes.

31. Le « retrait » suggère autant le sens sexuel que celui de l'éloignement en dehors de l'agitation du monde. La suggestion érotique savamment mise en scène par René Maran contraste avec la crudité de l'expression de Marc-Aurèle qui privilégie d'un point de vue physique l'union sexuelle. Il évoque ainsi en VI-16 l'accouplement réduit au : « frottement d'un boyau et [de] l'éjaculation, avec un certain spasme, d'un peu de morve. »

---

## RÉSUMÉS

C'est sous les auspices vénérables du philosophe stoïcien tardif, que le poème « Sous la dictée de Marc-Aurèle » de René Maran engage un dialogue teinté de mélancolie entre le poète et son âme. Dans la pure tradition stoïcienne, le poète expose l'amer paradoxe de l'être, doté d'une âme, qui commande aux sentiments et au jugement, et d'un corps qui, lui, échappe à son emprise. Si l'exercice de l'écriture tient une place de choix chez Marc-Aurèle dans la construction d'un discours rationnel et opératoire sur le monde, à n'en pas douter la poésie de René Maran rend compte dans une tonalité mineure d'un univers qui se dérobe. Pensée comme un exercice à la fois physique, par le geste graphique, et spirituel, par le perfectionnement de l'âme, l'écriture stoïcienne permet au philosophe de se réapproprier le monde qui lui échappe. Cette étude vise ainsi à montrer de quelle façon la pensée de Marc-Aurèle imprègne la poétique de René Maran :

le corps souffrant révèle une oscillation entre la tentation de l'abandon au monde et son acceptation, et participe à l'écriture d'un monde en mouvement.

It is under the venerable auspices of the late Stoic philosopher, that the poem "Under the dictation of Marcus Aurelius" of Rene Maran engages a dialogue tinged with melancholy between the poet and his soul. In the pure Stoic tradition, the poet exposes the bitter paradox of the being, endowed with a soul, which commands the feelings and the judgment, and with a body which escapes from its influence. If the exercise of writing holds a place of choice in Marc-Aurelius's construction of a rational and operative discourse on the world, undoubtedly the poetry of Rene Maran accounts in a minor tone on a universe which slips away. Thought as an exercise both physical, by the graphic gesture, and spiritual, by the perfection of the soul, Stoic writing allows the philosopher to reappropriate the world which escapes him. Thus, the study aims to show how Marcus Aurelius' thought permeates René Maran's poetics: the suffering body reveals an oscillation between the temptation to abandon oneself to the world and its acceptance, and participates in the writing of a world in movement.

## INDEX

**Mots-clés** : corps, Marc-Aurèle, poétique, Maran (René), stoïcisme

**Keywords** : body, Marc-Aurelius, poetics, René Maran, stoicism

## AUTEUR

**OLIVIER-SERGE CANDAU**

Université des Antilles, CREEF

olivier-serge.candau[at]univ-antilles.fr